

Ernst-Vintila, A. (2016, *in press*). Implication personnelle et représentations sociales. In G. Lo Monaco, S. Delouvé, P. Rateau (Eds.) *Les représentations sociales. Théories, méthodes et applications*. Editions de Boeck.

Représentations sociales et implication personnelle.

Questions théoriques et résultats récents¹

Andreea ERNST-VINTILA, Université de Paris Ouest
Laboratoire Parisien de Psychologie Sociale EA 4386
et Laboratoire de Psychologie Sociale et Recherches Interdisciplinaires « Adrian Neculau »

L’implication personnelle, une variable explicative essentielle de la pensée sociale

L’implication personnelle, introduite dans le champ de recherche sur la pensée sociale² par Rouquette (1980), traduit le rapport entre un individu et un objet. Ce chapitre rappelle le modèle théorique tridimensionnel formulé par Rouquette de l’implication personnelle, aussi appelée implication psychosociale, quelques exemples de travaux récents illustrant sa portée, le chantier ouvert récemment sur la distinction entre deux niveaux d’implication : l’implication culturelle et l’implication circonstancielle (ou factuelle).

Cette « variable explicative majeure de la pensée sociale » (Guimelli, 1998, p. 84) est une condition *sine qua non* de l’engagement d’un processus d’élaboration représentationnelle (Moliner, 1993), intervient la polarisation du sens commun (Rouquette, 1998c ; Ernst-Vintila, Delouvé et Roland-Levy, 2011), certains processus de croyance (Juan, 1999). Sa définition par Rouquette (1980, 1997) l’inscrit au niveau d’analyse positionnel (Doise, 1982) et lève, comme nous le verrons, toute ambiguïté avec l’acception intra-individuelle qu’on pourrait donner à sa compréhension théorique ou son traitement méthodologique. Située à l’interface de l’individuel et du social, elle reconnaît à l’individu son inscription dans les rapports sociaux et de pouvoir.

C’est à cette acception véritablement psychosociale de l’implication personnelle que s’intéresse ce chapitre. Introduite pour expliquer les phénomènes de rumeur³, elle a fait dès le départ l’objet

¹ Ce chapitre développe une version publiée dans l’ouvrage *Mémoire, Rumeurs, Propagande. Hommage à Rouquette*, coordonné par Rateau (2013).

² L’expression pensée sociale « désigne à la fois la spécificité de la pensée quand elle prend pour objet les phénomènes sociaux et la détermination constitutive de cette pensée par des facteurs sociaux » (Rouquette, 1973, p. 800).

³ L’implication a été initialement alors mobilisée dans des travaux portant sur la mémorisation des énoncés (Rouquette *et al.*, 1976) et sur l’étude expérimentale des rumeurs (Rouquette, 1980). Ce concept original était alors “incomplet” et sa version finale sera publiée à la fin des années 90 (Lo Monaco, Apostolidis & Dany, 2013).

de travaux expérimentaux montrant qu'elle était un déterminant des processus cognitifs qui sous-tendent ces phénomènes. Depuis plusieurs années, elle mobilise l'intérêt accru des chercheurs s'intéressant au champ de la pensée sociale. Cet intérêt, relancé par l'étude expérimentale de Guimelli (2002) sur le rôle de l'implication de soi dans les modalités de raisonnement intervenant dans le cadre des représentations sociales, s'est concrétisé par cinq thèses dirigées par Rouquette aux universités Paris Descartes et Vincennes Saint Denis, auxquelles s'ajoutent plusieurs travaux menés à Aix-en-Provence, six chapitres d'ouvrages, quelques dizaines d'articles scientifiques dans les revues de psychologie sociale et aussi transdisciplinaires.

Première « définition générale à caractère opérationnel » de l'implication personnelle

La première « définition générale à caractère opérationnel » de l'implication personnelle comme rapport du sujet à l'objet a visé une *compréhension univoque* (Rouquette, 1980, p. 190) : « On parlera d'implication lorsque la sémantique de l'expérience inclut de façon explicite une ou plusieurs caractéristiques propres à un sujet expérimental (y compris, éventuellement, le sujet lui-même) » (Rouquette, 1980, p. 192).

Qui est ce sujet expérimental ? Quelles sont ses caractéristiques ? « *L'intuition et l'observation* » ont conduit Rouquette à en proposer trois (1980, p. 190). Ce modèle tridimensionnel est le plus utilisé aujourd'hui pour définir l'implication personnelle.

Le modèle théorique tridimensionnel de l'implication personnelle

Le modèle tridimensionnel de l'implication personnelle, initialement formulée comme notion bidimensionnelle (Rouquette, 1980), a été théorisé notamment dans *La chasse à l'immigré. Violence, mémoire et représentations* (1997), plusieurs articles et chapitres (1998), enfin dans *l'Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales* (2003), un livre signé par Michel-Louis-Rouquette avec Claude Flament. Elle traduit un rapport à l'objet, un rapport « *historiquement déterminé et (...) médiatisé par les pratiques* » (Flament et Rouquette, 2003, p. 126), mais « *à l'intérieur de ces conditions générales d'élaboration et d'évolution, [ce] rapport (...) peut être affecté (...) par un facteur d'implication psychosociale* » (*ibid.*).

L'implication psychosociale a sa cohérence propre, sa théorisation la respecte et la traduit selon un modèle tridimensionnel.

Ce modèle théorique est une chose très simple à exposer. L'implication personnelle d'un individu par un « objet » est un référentiel défini par trois dimensions supposées indépendantes, intitulées : (1) identification de l'individu à l'objet, (2) valorisation de l'objet et (3) possibilité perçue d'action (Rouquette, 1997). Il y a implication maximum relativement à un « objet » lorsque (1) je me sens concerné(e) de façon stricte plutôt que diffuse (je me sens concerné (« personnellement », au lieu de « comme tout un chacun »), (2) l'affaire est d'importance (c'est une question vitale, plutôt qu'insignifiante) et (3) j'y peux quelque chose (« tout dépend de moi » plutôt que « je n'y peux rien). L'implication personnelle décroît quand l'intensité décroît sur au moins une de ces dimensions. Chacune se mesure à partir d'échelles permettant de déterminer ses coordonnées.

Bien sûr, « l'individu ne fait pas ces jugements indépendamment de son contexte social et ces jugements ne sont pas de nature objective » (Rouquette, 1997). La théorie suppose même qu'ils dépendent de l'appartenance de l'individu dans le groupe, de sa position économique et symbolique, ses relations immédiates avec sa communauté, etc. (Rouquette, 2006).

Les trois coordonnées de l'implication permettent de situer, dans « un univers indéterminé de possibles de référence », éventuellement infini, les partitions qu'opère l'individu (Rouquette, 1997, p. 104).

Au plan opérationnel, lorsqu'il s'agit d'apprécier chaque composante dans une situation donnée, on est mis en garde contre les « commodités opérationnelles » (Flament et Rouquette, 2003, p. 129) : par exemple, la valorisation d'un objet (la valeur qu'on lui attache) « n'est pas son prix ou le coût financier de sa préservation, mais le rôle qu'il peut jouer dans les modalités de reconnaissance sociale » (*ibid.*, p. 130).

Comprendre le rapport de l'individu à un objet

Dans l'univers particulier de l'individu, c'est dans l'« espace tridimensionnel » ainsi défini que se détermine la position d'un objet à un moment donné : une position définie (et donc mesurable) par ses trois « coordonnées ». On obtient ainsi huit configurations typiques pour le rapport individu objet, c'est-à-dire huit configurations typiques pour la distribution des objets dans l'univers d'un individu (ou inversement, huit configurations typiques pour le

positionnement des individus vis-à-vis d'un « même » objet, soit la différenciation d'un tissu social selon l'implication personnelle des membres, cf. Rouquette, 1998b).

Ces configurations typiques se trouvent dans le Tableau 1. « La répartition de ces classes permet d'établir hypothétiquement une hiérarchie des niveaux conceptuels (...) allant du concret à l'abstrait (...) du factuel à [l'affectif], se polarisant vers (...) le nexus », une forme de pensée sociale plus tranchante que les représentations, plus affective, et profondément mobilisatrice, située en amont de la rationalité et dépourvue de prescriptions comportementales concrètes. Par exemple, sur le thème de l'environnement, la hiérarchie suivante (Rouquette, 1998c, p. 42) :

- Cette décharge-ci
- Les décharges en général
- L'environnement
- La VIE

Configurations du rapport de l'Individu à l'Objet (hiérarchie hypothétique)	Identification personnelle IdP		Valorisation de l'objet VO		Capacité perçue d'action CPA	
	Diffuse	Stricte	Faible	Forte	Faible	Forte
	-	+	-	+	-	+
1. Cette question me concerne spécifiquement, je la juge essentielle, mon action peut être déterminante	+		+		+	
2. Cette question me concerne spécifiquement et je la juge essentielle, mais il se trouve que je n'y peux rien	+		+		-	
3. La question me concerne spécifiquement mais elle n'a pas d'importance, et de toute façon je n'y peux rien	+		-		-	
4. La question me concerne spécifiquement et il se trouve que j'ai une action possible, mais j'estime que cette question n'a pas vraiment d'importance	+		-		+	
5. La question ne me concerne pas spécifiquement (elle concerne en fait tout le monde), mais elle est essentielle et j'ai une action possible	-		+		+	
6. La question ne me concerne pas spécifiquement (elle concerne tout le monde), je la tiens pour essentielle mais je n'y peux rien	-		+		-	
7. Cette question ne me concerne pas spécifiquement (elle concerne tout un groupe dont je suis membre), elle est finalement sans importance, mais j'ai une action sur elle	-		-		+	
8. La question ne me concerne pas spécifiquement (elle concerne tout le monde), elle n'a aucune importance, et je n'y peux rien	-		-		-	

Tableau 1. Huit configurations du rapport de l'individu à l'objet définies par le modèle tridimensionnel de l'implication personnelle (*apud* Rouquette, 1997, p. 112-119).

La fonction principale de ce référentiel est « de distribuer en toute circonstance [...] l'important et le futile, le permis et l'interdit, entre ce qui est convenable et ce qui est inconvenable ». Ces opérations sont « proprement vitales en ce qu'elles permettent la décision, règlent les rapports entre les hommes, commandent l'engagement ou le retrait et définissent aussi bien l'identité que l'altérité » (Rouquette, 1998b, p. 509).

L'implication personnelle révèle la cohérence interne de l'univers particulier de l'individu

La vie dans les sociétés contemporaines est caractérisée par une pluralité de rôles qui se traduit par ce que Rouquette a appelé *pluri-appartenance cognitive* de l'individu : « le récepteur de médias, le membre d'organisations associatives, l'agent économique, citoyen périodiquement appelé à se prononcer, consommateur de services et de loisirs, le partenaire de transactions symboliques, la personne privée coexistent chez le même acteur non pas dans une simple succession de rôles (...), mais dans une *alternance de façons de connaître*, dont les critères de validité ne sont pas les mêmes. Il en résulte une pluralité de mondes concrets où les règles de la cognition et d'action sont différentes. Les conduites de l'associé ne reflètent pas le choix de l'électeur (...). Or, cette instabilité des modes de connaissance n'est que rarement éprouvée de l'intérieur comme contradictoire (...). Autrement dit, les discontinuités apparentes (...) sont peut-être un artefact du regard de l'observateur⁴, alors qu'une cohérence plus profonde est à l'œuvre » (Rouquette, 1998b, p. 507-508).

L'implication personnelle permet de rendre compte de la cohérence interne de ces discontinuités apparentes, en révélant l'*agencement* des objets dans l'univers de l'individu. « On appelle agencement », explique Rouquette, « la disposition relative de plusieurs unités par rapport à un référentiel donné. Par exemple, l'agencement des pièces d'une maison par rapport aux points cardinaux ; ou par rapport à un axe principal qui s'origine à l'entrée et se dirige vers le point le plus éloigné de celle-ci » (*ibid.*).

⁴ Ce *regard psychosocial* (Moscovici, 1984) auquel fait référence Rouquette a été repris dans la littérature anglophone (*analytical gaze*, Gil-White, 2005) pour problématiser la cible analysée par le chercheur, un questionnement renouvelé avec vigueur récemment par les chercheurs des Universités de St Andrews et Dundee (Blackwood, Hopkins & Reicher, 2012 ; Hopkins & Reicher, 2014).

« Le citoyen a, envers un objet social, le sentiment d'être plus ou moins partie prenante et d'y pouvoir ou non quelque chose. De là découle la pluralité des rôles cognitifs adoptés par les individus et qui contribuent à la différenciation circonstancielle des audiences : à strictement parler, ce ne sont pas toujours les « mêmes » qui écoutent [...] et qui s'engagent. Ou plutôt, les « mêmes » changent tour à tour de position dans un espace de repérage défini par au moins trois dimensions », énoncées plus haut (Rouquette, 1998b, p. 508). C'est en fonction de ces trois « coordonnées » que l'individu « adoptera tel ou tel rôle et qu'il pourra manquer de « logique », aux yeux d'un observateur extérieur (pair, chercheur, etc.) « sans en éprouver de véritable contradiction. Son référentiel n'aura pas bougé ; c'est à ses yeux, la position des objets successifs qui aura bougé dans ce référentiel » (*ibid.*, p. 509).

L'implication personnelle est individuellement localisée, mais d'origine sociale

L'implication personnelle est un référentiel *subjectif, mais socialement déterminé* (Rouquette 1998c, p. 41). On le sait, en psychologie sociale, ce rapport individuel-collectif est inscrit dans le débat originaire entre Tarde et Durkheim. Au cœur de la vie sociale, Durkheim (1898) mettait les représentations (individuelles, dont l'étude relèverait de la psychologie, et collectives, différentes en nature, dont l'étude relèverait de la sociologie. Par contraste, Tarde plaçait en notion centrale de la vie sociale l'imitation entre les individus, et notait surtout le rôle des mécanismes individuels et interindividuels.

Cette double origine de la psychologie sociale donne des « colorations » différentes à la discipline. Si, dans la lignée de Tarde, on retrouve des définitions comme celle de Zajonc (1966), où la psychologie sociale traite « de la dépendance et l'interdépendance comportementales entre les individus » (souvent une perspective nord-américaine de la discipline), par contraste, dans la lignée de Durkheim, qui est aussi celle de Moscovici et de Rouquette, « la société n'est pas une simple somme d'individus, mais le système formé par leur association représente une réalité spécifique qui a ses caractères propres » (*ibid.*, p. 127), et alors « la psychologie sociale est la science du conflit entre l'individu et la société » (Moscovici, 1984, p. 6). Dans cette seconde perspective⁵, « toutes les fois qu'un phénomène social est

⁵ Comme l'a montré Durkheim, dans *Le Suicide*, ce dernier est un acte strictement individuel, mais déterminé socialement, lié à l'intégration (Durkheim a montré qu'il décroît avec l'intégration religieuse : aggravation du suicide « due au protestantisme ; immunité des catholiques et surtout des juifs », 1897, p. 458), à la saison (saisonnalité des travaux agricoles à la fin du XIXe), etc. En tant que phénomène social, il est explicable socialement, des raisons intra-individuelles pouvant en expliquer uniquement une sous-classe.

directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fautive" (Durkheim, 1894, p. 128).

C'est précisément dans cette perspective que l'implication personnelle est théorisée à l'interface du psychologique et du social : elle est *individuellement* localisée (localisée chez l'individu), mais d'origine *sociale*, car elle est *collectivement* produite, c'est à dire induite par la sociabilité même (Rouquette, 1997, p. 111).

Implication personnelle et sociabilité

Les recherches sur le sens commun reconnaissent à la connaissance sociale d'être « un produit de la sociabilité qu'elle reproduit à son tour » (Rouquette 1997, p. 104). « Toute vie sociale donne ou impose ses membres une place relativement aux objets constitutifs de son monde et les entraîne ainsi à un jugement permanent sur la convenance et l'inconvenance » (*ibid.*, p. 111). Cette vision convoque une conception de la vie sociale proche de celle développée en sociologie par Gurvitch et Bouthoul, le premier par son regard sur la sociabilité en tant que principe des relations entre les personnes, désignant les différentes « manières d'être lié dans un tout et par un tout social », 1968 (p. 117-118) et caractérisée par des « paliers en profondeur » (*ibid.*, p. 73-116), le second par sa proposition selon laquelle des catégories invariantes structurent la vie sociale en toute société : des « idées fondamentales indépendantes de toute vie sociale, que l'on peut nommer catégories sociales » (1952, pp. 44-45). Le contenu de ces catégories diffère suivant le type de sociétés, mais ces structures existent dans toutes : elles sont des *invariants* qui émergent avec toute vie sociale même. Bouthoul les a appelées *catégories* « par analogie avec les catégories de l'entendement telles que les conçoivent les philosophes, c'est-à-dire essentiellement les notions d'espace, de temps, de cause, d'effet » (1952, p. 45). Il identifiait quatre catégories fondamentales : la distinction sacré-profane (distinguant entre ce qui est interdit de contact de ce qui ne l'est pas), la valeur (toute société organise son monde selon la valeur économique), la hiérarchie, et la catégorie d'ami et d'ennemi.

C'est sur ce même plan que Rouquette situait les représentations sociales⁶ en écrivant qu'elles sont des catégories fondamentales de la sociabilité (Rouquette & Rateau, 1998, p. 13).

C'est également en ce sens qu'il faut comprendre l'implication personnelle comme une « disposition générale induite par la sociabilité » (Rouquette, 1997, p. 111).

⁶ Les représentations « peuvent être dites *collectives* en tant qu'elles sont *consensuelles* entre les groupes d'une société à un moment donné ; *sociales* en tant qu'elles se révèlent différenciatrices de ces mêmes groupes selon les positions qu'ils occupent » (Rouquette & Rateau, 1998, p. 15).

Par exemple, la dimension « valorisation » d'un objet, dont on a vu qu'elle varie depuis « une question de vie ou de mort » jusqu'à « une question sans importance » : « c'est une donnée d'observation quasi permanente que le « même » objet puisse occuper des positions différentes sur cette dimension selon les individus ». Toutefois, continuait Rouquette, « que cette valorisation soit largement héritée du fait des appartenances sociales, et qu'elle soit entretenu par les interactions quotidiennes au sein des réseaux relationnels qui ne sont jamais quelconques est une donnée que les psychologues ne devraient pas négliger » (1998c, p. 42).

Ou encore, la possibilité perçue d'action : « là encore, l'héritage culturel pèse d'un poids considérable et laisse loin en arrière les déterminations psychologiques. C'est moins une question de « caractère » qu'une question de culture qui, dans des circonstances données, prédispose les uns à l'action et laisse les autres dans un sentiment de résignation et d'impuissance » (*ibid.*).

Evoquant l'origine sociale de l'implication, Rouquette (1997) a proposé de considérer deux types ou « niveaux » de celle-ci : l'implication culturelle et l'implication circonstancielle. La première est induite par la sociabilité-même, tandis que la seconde advient ou non, selon les circonstances (nous y reviendrons).

Distinguer implication personnelle et engagement

L'implication personnelle est corrélée à l'engagement (Rouquette, 1997, p. 110 ; Gruev-Vintila, 2005), mais s'en distingue.

Plus précisément, la position d'un « objet » dans la pensée d'un individu est définie par « ses coordonnées » dans l'espace tridimensionnel de l'implication personnelle. Celle-ci distribue les objets en deux catégories : ceux envers lesquels on agit et ceux envers lesquels on s'abstient d'agir (*ibid.*). Elle permet d'inscrire l'indifférence et l'engagement dans les rapports sociaux et de les comprendre (étudier) comme conduites sociales.

Toutefois, bien qu'elles soient parfois synonymes dans le langage commun, les notions d'implication et d'engagement mobilisent en psychologie sociale deux champs de recherche distincts. Sans rentrer dans le détail, l'implication personnelle (*personal involvement*) traduit, comme on l'a vu, le rapport entre un sujet et un objet (Rouquette, 1997 ; Rateau, 2004), alors que l'engagement (*commitment*) est « le lien qui unit l'individu à ses actes comportementaux », ou encore « le lien entre le comportement et les croyances » (Kiesler & Sakumura, 1966, cités par Kiesler, 1971).

Le terme implication personnelle (*personal involvement*) avait été initialement utilisé dans les travaux sur la persuasion. Dès 1968, Aspler et Sears l'avaient employé distinctement d'engagement (*commitment*), en expliquant que les individus s'impliquaient envers une question (*become involved*) lorsqu'ils s'attendaient à ce qu'elle ait des conséquences majeures sur leurs vies. Ces auteurs évoquaient, on le voit, une implication personnelle intra-individuelle. Plus près de nous, Chekroun et Brauer (2002) ont identifié qu'un « *sentiment d'implication personnelle* » déterminait l'exercice du contrôle social face à une transgression : le fait de subir soi-même directement des conséquences négatives d'une transgression conduit les individus à être particulièrement sévères et à exercer du contrôle social (sanction contre le transgresseur) plus fréquemment que lorsque l'acte ne les affecte pas (ainsi, l'implication commande l'engagement et annule l'effet spectateur (*by-stander effect*) mis en évidence par Darley et Latané, 1968). Cette conception de l'implication personnelle, qui peut être envisagée comme situationnelle, condense les composantes identifiées par le modèle tridimensionnel, mais n'est pas incompatible avec lui.

En quoi le modèle tridimensionnel d'implication personnelle est-il important ?

Le modèle tridimensionnel de l'implication personnelle permet d'analyser le rapport de l'individu à l'objet au niveau positionnel : ordonner des objets dans l'espace cognitif de l'un individu (voir Tableau 1), ou, inversement, d'ordonner les positions d'individus ou groupes qu'un objet implique similairement (ce qui d'un point de vue structural revient au même).

Ainsi, d'une part, le modèle permet de différencier les individus d'une même population selon qu'ils sont impliqués ou moins impliqués par un objet (cf. étude sur le risque sismique, Gruev-Vintila & Rouquette, 2007).

D'autre part, il permet de situer un objet dans l'espace cognitif des individus, de l'ordonner par rapport à d'autres objets. Des travaux ont ainsi permis d'expliquer « l'indifférence » d'une population face à un risque imminent, en soulevant la question : par rapport à d'autres risques (appauvrissement, exclusion, etc.), un risque spécifique (sismique, épidémique) implique-t-il ces populations plus, ou moins ? (risque sismique : Gruev-Vintila, 2005 ; épidémie : Bley, Ernst-Vintila, Gaimard, Soullance, Vernazza-Licht, 2009). Plus le risque en question implique une population de façon prioritaire par rapport à d'autres objets (ou d'autres risques), plus il est susceptible d'engager des conduites ; moins il occupe une position prioritaire dans l'univers cognitif des individus, plus il est susceptible de générer de l'indifférence.

En révélant l'agencement des objets dans l'univers d'un individu, ou le découpage d'un tissu social en groupes d'individus qu'un objet implique de façon similaire, la variable implication permet de différencier le tissu social selon des dimensions psychosociales, et « il s'agit précisément ici de l'articulation fondamentale entre psychologique et social » (Flament & Rouquette, 2003, p. 126).

Premières études sur l'implication personnelle : les phénomènes de rumeur

Aux origines : l'étude d'Allport et Lepkin (1945) ré-analysé par Rouquette (1975)

L'un des points de départ des recherches de Michel-Louis Rouquette sur le rôle fondamental de l'implication personnelle dans les phénomènes de rumeur est la célèbre étude d'Allport et Lepkin (1945) sur l'adhésion à des rumeurs de gaspillage circulant en pleine période de guerre et de rationnement. Les résultats de cette enquête « en situation » menée pendant la Seconde Guerre mondiale (questionnaire de mai 1943 sur une population de 537 personnes), montrent que « ceux qui se trouvent gênés par les mesures de restriction tendent à croire davantage les rumeurs de gaspillage que ceux qui ne se sentent pas fortement gênés ; mais les individus que gêne le rationnement d'un produit particulier croient davantage les rumeurs concernant ce produit que les personnes qui ne souffrent pas de son rationnement. Il existe ainsi une sorte de sensibilisation sélective à certains contenus selon l'implication propre aux sujets » (Rouquette, 1980, p. 49-50). Cette « sensibilisation sélective » d'une population par un objet social est devenue, dans le modèle tridimensionnel de l'implication personnelle, la composante qui traduit la *pertinence* d'un objet pour une population, c'est-à-dire la proximité estimée par cette population à l'objet en question, i.e., l'identification personnelle.

Les premiers résultats expérimentaux : implication personnelle et phénomènes de rumeur

Envisager la rumeur en tant que phénomène psychosocial a permis de dépasser la dimension descriptive et cognitive c'est d'emblée sur ce plan psychosocial le rôle déterminant de l'implication personnelle a été révélé dans les processus cognitifs intervenant dans les phénomènes de rumeur (Rouquette, Guimelli, Brouillet & Artz, 1976) : « l'implication inhibait la rétention de certains éléments d'un message (un contenu impliquant est plus difficile à

mémoriser qu'un contenu « neutre » (Rouquette, 1980, p. 201) et « cet effet est d'autant plus marqué que ces éléments sont sémantiquement plus complexes » (*ibid.*, p. 209).

Dans cette étude, la pertinence de l'objet pour la population était définie a priori à partir de la position sociale des participants, étudiants en psychologie : les participants du groupe expérimental devaient rappeler un texte sur les débouchés de la psychologie (condition d'implication), ceux du groupe contrôle la description d'une scène rustique (condition de neutralité). Les résultats montrent que dans l'épreuve de rappel les erreurs par oubli complet sont significativement plus nombreuses en condition d'implication : plus nous sommes impliqués dans une situation, plus cela favorise l'activation de nos filtres cognitifs, c'est-à-dire plus nous allons sélectionner les informations congruentes et omettre celles qui s'opposent à notre système de valeurs, pour maintenir ce qui est accepté comme une explication collectivement satisfaisante et, ainsi éviter une mise en question nos représentations (Rouquette, 1994).

Un paradigme nouveau pour les phénomènes de rumeur

Ce type résultats a permis de proposer l'implication comme « un facteur premier dans l'étiologie des phénomènes de rumeur » (Rouquette, 1994, p. 219).

En montrant « comment la réduction spectaculaire subie par les messages relayés ne saurait être imputée à quelque défaillance ou insuffisance « technologique » que pourrait prétendre étudier une psychologie générale de la mémoire » (Rouquette, 1980, p. 219), il a placé les phénomènes de rumeur en tant que *fait social*, c'est-à-dire soumis aux conditions de cognition, communication et sociabilité (Rouquette, 1998a).

Cette perspective psychosociale sur les phénomènes de rumeur a des conséquences essentielles : elle a marqué un changement de paradigme, au sens de Kuhn. Cette approche novatrice de ces phénomènes, les saisissant en tant que modalités d'expression de la pensée sociale, a redéfini l'objet à étudier, les questions à poser, les moyens de les vérifier, et l'interprétation des résultats. C'est précisément sur ces points que le changement de paradigme a opéré : étant considérés en tant que phénomènes sociaux, et non plus comme des simples « biais » de pensée, les phénomènes de rumeur sortent ainsi du domaine de la psychologie cognitive, pour devenir objet d'étude de la psychologie sociale – d'une *certaine* psychologie sociale « celle où le *social* est irréductible à la somme des *individus*, celle aussi d'un « Sujet (...) dont les activités cognitives sont à la fois motivées et conditionnées par son insertion sociale particulière, autrement dit par sa citoyenneté au sens étymologique du terme ; et c'est donc du côté même de cette insertion

[dont un des reflets psychosociaux est l'implication personnelle – n. a.] qu'il convient de rechercher les principes de production et de régulation de ces activités cognitives (Rouquette, 2009, p. 8). « A propos des rumeurs, les déterminismes sont à rechercher bien davantage dans les situations que dans les « capacités », et dans les singularités sociales que dans les universaux individuels », avait écrit Michel-Louis Rouquette en clôturant le chapitre sur l'implication personnelle de sa thèse d'Etat (Rouquette, 1980, p. 219).

Résultats récents

L'implication personnelle opère une *réduction* sur la pensée sociale

Les travaux empiriques et expérimentaux réalisés depuis ont pu confirmer quelques-unes des observations et propositions initiales. Très récemment une étude expérimentale sur le rappel d'une rumeur ($N = 248$ participants roumains et français) a confirmé que ceux qui se déclaraient plus fortement impliqués par rapport à un même événement étaient aussi ceux qui rappelaient moins bien le contenu de la rumeur (Ernst-Vintila & Lejeune, 2015).

D'autres travaux ont montré que la « réduction » qu'opérait l'implication personnelle dans le cas des rumeurs intervenait aussi dans les modalités de raisonnement de la pensée sociale : être fortement impliqué dans une situation entraîne une préférence pour une modalité de raisonnement plus tranchée. Ainsi, lorsque des participants ont le choix entre le rejet d'une information jugée contradictoire à leur représentation sociale (canevas de la négation) ou l'assimilation à titre d'exception de cette information contradictoire (canevas étrange), les participants fortement impliqués préfèrent, contrairement aux autres, le rejet de l'information (Guimelli, 2002 ; Wolter, 2008 ; théorisation des canevas de la négation et canevas étrange, cf. Rouquette et Guimelli, 1995).

Au-delà du rejet de l'information contradictoire, la réduction de la pensée sociale sous l'effet de l'implication se manifeste aussi par l'élection d'une modalité plus tranchée d'expression de la pensée sociale par les individus impliqués. On a montré que dans des situations de conflit, crise ou menace, l'implication personnelle peut conduire, dans certaines conditions (en l'absence de pratiques sociales liées à l'objet de représentation), à la polarisation du sens commun dans le sens d'un *nexus*⁷, une forme de pensée sociale plus tranchante, plus affective

⁷ Voir à ce sujet le chapitre de Rafael Wolter et le focus associé au chapitre de Sylvain Delouée dans le présent ouvrage

(fusionnant cognition et affect), largement collective et profondément mobilisatrice, située en amont de la rationalité et dépourvue de prescriptions comportementales concrètes. Plusieurs études ont mis en évidence ce type de résultats dans des situations de peur collective : catastrophe nucléaire, terrorisme, tsunami (catastrophe nucléaire, cf. Ernst-Vintila, Wolter & Tavani, 2013 ; terrorisme, cf. Ernst-Vintila, Delouée & Roland-Levy, 2011 ; tsunami, Wolter, 2008).

Implication personnelle et structure des représentations sociales

L'hypothèse générale au sujet de l'implication a elle aussi été confirmée par des données empiriques : « lorsqu'il y a l'implication [envers un objet social], la structure des représentations correspondantes comprend davantage de cognèmes (est « enrichie ») et comprend davantage de relations entre ces cognèmes (« connectivité » élevée de la structure) » (Rouquette, 1980, p. 195).

Par exemple, Gruev-Vintila et Rouquette (2007) ont testé l'effet de l'implication personnelle sur la structure des représentations sociales à partir du cas d'un risque collectif. Ils ont interrogé des participants menacés et non menacés par le risque sismique (participants roumains vs français, $N = 410$). Les participants roumains vivaient dans une région à sismicité modérée récurrente, et se distinguaient des français par leurs pratiques liées au risque sismique et leur niveau d'implication. Les auteurs ont posé l'hypothèse qu'une modification de l'implication entraînait la modification de certains aspects de la représentation du risque. Quels aspects ? Il pouvait y en avoir plusieurs, telle la préférence pour tel ou tel canevas de raisonnement, comme nous l'avons vu plus haut. Mais également, et c'est l'hypothèse retenue, le rapport des composantes praxie et attribution de la représentation de l'objet : ce qui touche à l'action sur / avec / par rapport à / l'objet, et ce qui touche à sa caractérisation par des jugements attributifs (être la cause ou l'effet de, être identifié toujours / souvent / ou parfois par tel ou tel trait), etc. Dans une série de recherches, les auteurs ont évalué les composantes praxique et attributive des représentations du risque sismique au sein des deux populations à l'aide des indices de valence (cf. modèle des Schèmes Cognitifs de Base⁸, Guimelli & Rouquette, 1992). Les résultats (reproduits en Figure 1) montrent la *nature évaluative* (plutôt que fonctionnelle) de la représentation du risque : les aspects normatifs de la représentation prévalent sur les aspects fonctionnels, et ce dans tous les groupes (valence attributive significativement supérieure à la

⁸ Voir le focus de Christelle Fraïssé et d'Isobel Stewart dans le présent ouvrage.

valence pratique). Toutefois, les participants impliqués et qui ont l'expérience du séisme présentent une structure plus complexe des deux composantes, pratique et attributive (connectivité plus forte). Par ailleurs, ce résultats montrent aussi que les effets de l'implication personnelle sont conditionnés par l'existence de pratiques de référence relatives à l'objet (cf. Figure 1 : l'allure des effets de l'implication personnelle mesurés dans le groupe caractérisé par l'absence des pratiques, à gauche, se distingue de l'allure de ses effets dans les groupes caractérisés par la possession de ces pratiques - les deux graphiques de droite).

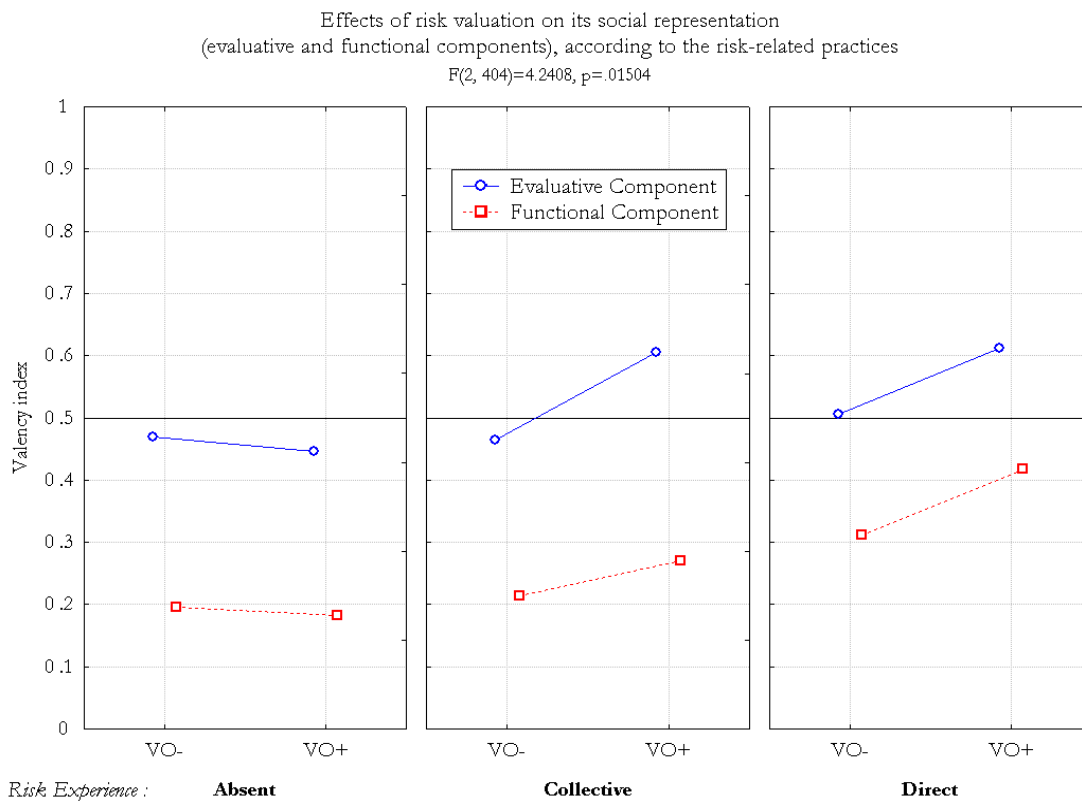


Figure 1. Effets de l'implication personnelle et des pratiques liées à un risque (expérience du séisme) sur la représentation sociale de celui-ci.

Niveau de pratique (expérience d'un risque collectif)	Absente		Collective		Directe (vécue)	
Implication	IP faible VO-	IP forte VO+	IP faible VO-	IP forte VO+	IP faible VO-	IP forte VO+
Composante évaluative de la représentation Va (min = 0, max = 1)	0.47	0.44	0.46	0.60	0.50	0.61
Composante fonctionnelle de la représentation Vp (min = 0, max = 1)	0.20	0.18	0.21	0.27	0.31	0.41

Tableau 2. Effets d'une composante de l'implication personnelle (la valorisation de l'objet ou importance de l'enjeu attaché à l'objet de représentation) observés sur la structure d'une représentation sociale (RS d'un

risque collectif (séisme), composantes évaluative (Va) et fonctionnelle (Vp), indices de valence mesurés par le modèle des SCB, cf. Gruev-Vintila, 2005).

L'implication *culturelle* et l'implication *circonstancielle* : données récentes

Evoquant l'origine sociale de l'implication, Rouquette avait proposé en 1997 de considérer deux types ou « niveaux » de celle-ci : l'implication culturelle (au sens anthropologique du terme) et l'implication circonstancielle (ou factuelle). Ces deux types d'implication se distinguent sur plusieurs points (cf. Tableau 3). L'implication culturelle, induite par la sociabilité-même, héritée, caractéristique d'un groupe social, s'engagerait sur le long terme et aurait une emprise collective. Au contraire, l'implication circonstancielle serait activée par une situation, elle serait ancrée dans l'instant présent, et aurait une emprise individuelle⁹.

Implication culturelle	Implication factuelle (circonstancielle)
a. Héritée	a. Construite
b. Long terme	b. Court terme
c. Générale, globale	c. Spécifique, locale
d. Emprise sociale et collective	d. Emprise individuelle et interindividuelle

Tableau 3. Les deux niveaux d'implication personnelle distingués par Rouquette (1997), et points qui les différencient¹⁰.

Un programme lancé en 2010, dernier chantier de recherche ouvert par Michel-Louis Rouquette, se propose d'illustrer les deux niveaux d'implication à partir des points qui les différencient. Les premiers résultats confirment que l'implication culturelle est liée à la prise en considération des conséquences à plus long terme (Demarque, Lo Monaco, Apostolidis, & Guimelli, 2011) et à l'emprise sociale et collective (Ernst-Vintila, Balan, & Lo Monaco, 2010), par contraste à l'implication circonstancielle, dont l'emprise est individuelle et les effets locaux (« ici et maintenant »).

Demarque et al. (2011) ont illustré empiriquement qu'on pouvait distinguer ces deux niveaux d'implication à partir des rapports temporels différenciés qu'ils induisent. Les auteurs ont supposé qu'une implication culturelle par rapport à un objet, en raison de sa composante

⁹ Dans la définition de Pagès (1973), est constitutif d'*emprise* tout processus modificateur actuel ou potentiel s'exerçant d'une source sur une cible

¹⁰ Ces points ont été énoncés lors d'un séminaire incluant M.-L. Rouquette, I. Balan, A. Ernst, H. Feertchak, C. Guimelli, G. Lo Monaco et J. L. Tavani (Université Paris Descartes, mai 2009).

collective, héritée, sera prégnante sur le long terme et donnera lieu à une perspective temporelle étendue (prise en considération des conséquences à long terme). Par contraste, une implication factuelle, du fait même de son origine circonstancielle, sera prégnante seulement à court terme (provoquée par un évènement, elle disparaîtra avec l'arrêt de celui-ci) et donnera lieu à une perspective temporelle moins étendue (prise en considération des conséquences immédiates). L'étude visait à montrer que la sociabilité des individus (groupe de référence) jouait un rôle déterminant dans la nature de leur implication et dans leur rapport au temps. Plus précisément, elle souhaitait montrer que la sociabilité (opérationnalisée par l'affiliation des participants à une association pro-environnementale) déterminait le type d'implication personnelle qui, à son tour, influençait le rapport au temps. Interrogeant des participants affiliés et non affiliés (militants Greenpeace vs. étudiants, $N = 47$), les auteurs ont montré que les participants affiliés déclaraient un niveau d'implication plus élevé envers la protection de l'environnement et prenaient en considération les conséquences à plus long terme.

Ernst-Vintila et al. (2010) ont proposé une illustration expérimentale de la distinction des deux types d'implication à partir des niveaux d'emprise qu'ils mobilisent. L'hypothèse de départ est que l'induction de l'un ou l'autre types d'implication (culturelle vs. factuelle) mobilise l'un ou l'autre des niveaux d'emprise (sociale/collective vs. individuelle/interindividuelle). Cette étude, qui fait suite aux travaux antérieurs sur la pensée sociale au sujet du terrorisme, présentait aux participants ($N = 54$) un scénario sur l'explosion manquée d'une bombe artisanale qu'un personnage avait tenté de déclencher à bord d'un avion. A la suite de la lecture du scénario, les participants devaient choisir de qualifier l'attaque soit comme « geste déséquilibré », soit comme « attentat terroriste », et répondre ensuite à une série de mesures de leur implication personnelle vs. collective. Les résultats montrent que lorsque l'acte est qualifié comme « attaque terroriste », les participants se déclarent visés *en tant que membres d'un groupe* (au titre de leur appartenance collective, nationale, occidentale, etc.), disent se sentir concernés de près et déclarent capacité perçue d'action collective plus forte. A contrario, lorsque l'acte est qualifié comme « geste déséquilibré », les participants se sentent concernés de façon diffuse, tout au plus à titre individuel (« la malchance peut arriver à n'importe qui »), et rapportent capacité perçue d'action faible, notamment collective. En conclusion, lorsque l'évènement active l'implication culturelle des participants (au titre de leur appartenance, etc.), alors leur identification stricte et l'évocation de l'action collective convergent indiquant l'emprise *collective* qu'exerce ce type d'implication. Par contraste, lorsque l'évènement active l'implication circonstancielle, on constate son emprise individuelle, dépourvue de composante collective.

Implication personnelle et polarisation du sens commun

« Je suis », « nous sommes », « nous sommes tous » Charlie : implication *factuelle*, implication *culturelle* et *nexus*

Depuis plusieurs années, une série d'attaques terroristes d'ampleur ont marqué le monde. Le 11 septembre 2001, jour où deux avions pilotés par des membres du réseau terroriste Al-Qaeda se sont écrasés contre le World Trade Center de Manhattan, est symbolique (Rouquette, 2004). Plusieurs attaques terroristes ont suivi : Madrid (11 mars 2004), Londres (7 juillet 2005), la série noire de 2015 : Paris, Copenhague, Tunis, Yemen.

En l'absence d'une définition légale internationale, c'est-à-dire en l'absence d'un consensus, le sens commun occidental entend par terrorisme les actions menées pour des fins politiques et diplomatiques par le biais de la terreur.

Comment ces événements ont-ils impliqué les citoyens ? Ont-ils révélé une implication circonstancielle (localement circonscrite, lieu spécifique, groupe concerné, réponse à court terme pour limiter les conséquences de l'attaque, etc.) ? Ou bien ont-ils révélé une implication culturelle, marquant une identification nationale, voire, pour un très court laps de temps, une identification où l'ensemble du monde occidental s'est senti concerné ? La composante sociale, voire collective, de l'implication a-t-elle rendu saillant un sentiment d'appartenance transnationale ? Une telle réponse en termes d'implication, ancrée dans une sociabilité spécifique (comme nous l'avons vu plus haut), révélerait aussi une représentation divisée (Moscovici, 1987) du monde (Staerklé, 2002).

La réponse en termes d'implication est-elle liée à la polarisation du sens commun¹¹ ? On pourrait le dire plus directement, on prend pour hypothèse que le terrorisme peut activer des *nexus* qui sont visibles dans les discours et les mobilisations (Rouquette, 1994).

Les extraits suivants de discours post-attentats tenus par les dirigeants des nations ciblées suggèrent à la fois le passage de l'implication factuelle à l'implication culturelle et la mobilisation de *nexus* fédérateurs et symboliques.

Le président des États-Unis, George W. Bush (discours du soir du 11 septembre 2001) : « C'est un jour où tous les Américains de tous les horizons s'unissent dans une même détermination de

¹¹ Voir à ce sujet le chapitre de Rafael Wolter et le focus associé à chapitre de Sylvain Delouvé dans le présent ouvrage

justice et de paix ». « Chaque pays, dans chaque région, doit maintenant prendre une décision. Ou bien vous êtes avec nous, ou bien vous êtes avec les terroristes. (...) Ce qui est en jeu n'est pas seulement la liberté de l'Amérique. C'est le combat du monde entier. C'est le combat de la civilisation. C'est le combat de tous ceux qui croient au progrès et au pluralisme, à la tolérance et à la liberté. Nous demandons à chaque pays de nous rejoindre » (discours du 20 septembre 2001, devant les deux chambres réunies du Congrès)¹².

SM Don Juan-Carlos I, Roi d'Espagne (après l'attaque de Madrid en mars 2004) : « Nous sommes un grand pays (...) qui sait bien que la seule chose possible face à la folie et la barbarie est l'unité, la fermeté et le calme »¹³.

SM la reine Elisabeth II (après l'attaque de Londres en juillet 2005) : « De telles atrocités renforcent notre sens de la communauté, notre humanité, notre confiance dans l'état de droit »¹⁴.

François Hollande, président de la France, le soir de l'attaque contre l'hebdomadaire Charlie Hebdo à Paris (7 janvier 2015¹⁵) : « Aujourd'hui la France a été attaquée en son cœur, à Paris, dans les locaux mêmes d'un journal (...) c'est la République toute entière qui a été agressée. La République, c'est la liberté d'expression, c'est la culture, c'est la création, c'est le pluralisme, c'est la démocratie, c'est ça qui a été visé par les assassins. (...) notre meilleure arme, c'est notre unité, l'unité de tous nos concitoyens face à cette épreuve. Rien ne peut nous diviser, rien ne doit nous opposer, rien ne doit nous séparer (...) le rassemblement, le rassemblement de tous, sous toutes ses formes. Voilà ce qui doit être notre réponse. Rassemblons-nous ! ».

Le président tunisien Béji Caïd Essebsi, après l'attaque terroriste du Musée Bardo (18 mars 2015¹⁶) : « Je veux que le peuple tunisien comprenne que nous sommes en guerre contre le terrorisme et que ces minorités sauvages ne nous font pas peur. Nous allons les combattre sans pitié jusqu'à notre dernier souffle (...) que le peuple tunisien se rassure (...) nous allons l'emporter. Ces traîtres seront anéantis ».

Tous ces discours illustrent des caractéristiques du nexus (Rouquette, 1994) : ils en appellent à l'unité de tous les membres d'une société par-delà des différences intergroupes, voire des frontières, à la mobilisation collective immédiate, signalant à chacun qu'il est *concerné* en tant

¹² <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=58057> et <http://www.20minutes.fr/monde/107840-20060911-11-septembre-2001-9-11-discours-de-bush-apres-les-attentats>, consultés le 1 décembre 2014.

¹³ <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/3503184.stm>, consulté le 1 décembre 2014.

¹⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=Xs4vpAlwEvc>, consulté le 1 décembre 2014.

¹⁵ <http://www.20minutes.fr/societe/1512375-20150107-francois-hollande-appelle-rassemblement-francais-apres-attaque-contre-charlie-hebdo>, consulté le 8 janvier 2015.

¹⁶ http://www.lexpress.fr/actualite/monde/afrique/en-direct-tunisie-des-morts-dans-une-prise-d-otages-pres-du-parlement-de-tunis_1662433.html, consulté le 19 mars 2015.

que membre du groupe ciblé par l'attentat (identification personnelle stricte, dans les termes du modèle tridimensionnel de l'implication personnelle). Mais quel groupe ? Urbain ? National ? Occidental ? Le discours du président américain, comme la marche républicaine de Paris et celle de Tunis en 2015, ont largement dépassé la mobilisation nationale pour *concerner* la communauté mondiale et une déclencher une prise de position immédiate (cette *global war on terror* a marqué la politique étrangère des Etats-Unis dans les années qui ont suivi les attaques du 11 septembre 2001).

Implication personnelle et polarisation du sens commun : illustration empirique

Ainsi, le terrorisme peut activer des *nexus* qui sont visibles dans les discours et les mobilisations. On sait que plus les individus sont impliqués vis-à-vis des objets, plus leurs connaissances sur ces derniers se polarisent : elles passent « du concret à l'abstrait, du factuel à l'affectif » (Rouquette, 1998c, p. 42).

Une étude empirique (Ernst-Vintila, Delouée & Roland-Levy, 2011) a exploré la pensée sociale au sujet du terrorisme dans les années suivant les attentats du 11 septembre 2001. Après ces attaques, la préoccupation liée au terrorisme et à la sécurité a augmenté : renforcement des mesures anti-terroristes dans les villes, les transports, et surtout les aéroports (où un règlement plus strict, en vigueur encore aujourd'hui, a été mis en place, interdisant, par exemple, le transport de liquides et gels à bord des avions pour éviter les explosions en vol). C'est dans ce contexte que nous nous sommes intéressés à la mobilisation différenciée de la pensée sociale à propos du terrorisme. L'implication amène-t-elle à une préférence pour une forme de pensée sociale polarisée, proche du *nexus* ?

En tant qu'un objet socialement et culturellement controversé, le terrorisme pouvait faire appel à modalités de pensée sociale différentes selon le positionnement des individus, et plus précisément selon que des passagers étaient plus ou moins impliqués, par exemple selon leur appartenance nationale : à une époque qui suivi les attaques du 11 septembre 2011 à Manhattan (et qui a précédé les attaques sur Charlie Hebdo¹⁷ survenues en 2015) on a supposé (à juste titre, comme nous le verrons) que les passagers américains étaient plus impliqués par le terrorisme que les passagers

¹⁷ Le niveau d'implication des Français envers le terrorisme a augmenté après les attentats de Paris en janvier 2015, les effets étant similaires à ceux obtenus auprès les passagers américains après les attaques du 11 septembre 2001 (Ernst-Vintila&Macovei, 2015). ATTN NOUVELLE REF Ernst-Vintila, A., et Macovei, I. (2015). The notion of nexus, a form of affective polarization of social thinking in collective action. A case study of the French support to the victims of the terrorist attacks at Charlie Hebdo and the Vincennes kosher supermarket. EASP MSM Workshop on Identity, Emotion and Intergroup Conflict, Tel-Aviv, June 4-6, 2015

français. Les passagers américains allaient-ils mobiliser plus que les français une forme de pensée sociale plus polarisée et proche d'un *nexus* ?

Les données ont été recueillies auprès des passagers américains ($N = 55$) et français ($N = 48$)¹⁸, interrogés en salle d'embarquement de leurs vols sur des aéroports où avaient eu lieu des attentats terroristes marquants (Boston-Logan et Marseille-Provence).

Nexus et l'aspect collectif de l'implication

L'étude a d'abord mesuré l'implication personnelle rapportée par les deux groupes de passagers face au terrorisme. Les passagers américains ont rapporté des scores significativement plus élevés : exposition perçue au risque terroriste, évaluation plus importante de ce risque, estimation de leur capacité d'action *collective*¹⁹ (en tant que nation) plus forte que leurs homologues français. Par contraste, en termes de capacité perçue d'action *individuelle*, les deux groupes de passagers ont eu des scores similaires et faibles. Cette *préférence pour l'action collective*, particulièrement importante pour les ressortissants américains, a suggéré un changement des critères qui définissaient l'action possible contre le terrorisme, un déplacement du *mode individuel* au *mode collectif*. Ce premier élément était congruent avec le type de mobilisation déclenché par un *nexus*. Chez les passagers américains, la pensée de sens commun au sujet du terrorisme était donc surtout liée à l'aspect collectif de l'implication (appartenance nationale, identité collective ; et action antiterroriste collective), plutôt qu'à son aspect psychologique, individuel (malchance, protection individuelle, etc.). Ce résultat renvoie à la distinction entre l'implication "culturelle" et l'implication "circonstancielle". Il s'agit vraisemblablement pour les passagers américains d'une implication du premier type (en l'occurrence « nationale », dont l'emprise est collective).

Ces éléments indiquent la mobilisation par les passagers américains d'une forme de pensée sociale profondément collective.

Polarisation affective et Altérité

Le terrorisme peut-il activer des *nexus* visibles dans l'expression de la pensée sociale ? Retrouve-t-on chez les passagers américains la fusion affect-cognition caractéristique d'un *nexus*, et qui serait absente dans le groupe des passagers français ? Pour le vérifier, l'étude a demandé aux deux

¹⁸ Un groupe d'agents de sûreté aéroportuaire français ($N = 55$) a été interrogé dans des conditions similaires ; ces agents se distinguaient des passagers parce qu'ils disposaient d'une formation pratique antiterroriste. Les résultats complets de l'étude ont été rapportés ailleurs.

¹⁹ La distinction entre capacité perçue d'action individuelle et collective dans le cadre du modèle de l'implication personnelle proposé par Rouquette a été suggérée par Guimelli et Abric (2007).

groupes une tâche de l'association libre à l'inducteur "terrorisme" (résultats de l'analyse de prototypicalité présentés en Figures 2a et 2b).

Passagers français	Rang moyen		Passagers américains	Rang moyen	
	<2,4	>= 2,4		<2,4	>= 2,4
Fréquence	Forte >= 10	Attaque Bombe Peur	Forte >= 10	Attaque Victimes Musulmans Peur	Morts Bombe
	<i>Eléments centraux</i>	<i>1e périphérie</i>	<i>Eléments centraux</i>	<i>1e périphérie</i>	
Fréquence	Faible <10	Lâche	Faible <10		11 Septembre WTC Injustice Al-Qaeda Insecurité Avion Fondamentalisme Bin-Laden Islam Danger Otages Explosion Religion Extrémisme Violence Guerre
	<i>1e périphérie</i>	<i>2e périphérie</i>	<i>1e périphérie</i>	<i>2e périphérie</i>	Al-Qaeda Extrémistes 11 Septembre Crime Bin-Laden Chaos Moyen-Orient Suicide Innocence Sécurité

FIGURE 2a

FIGURE 2b

Figures 2a et 2b. Comparaison des résultats de l'analyse de prototypicalité²⁰ (rang x fréquence, Vergès, 1992) des réponses associées à l'inducteur "terrorisme" données par les passagers français et américains.

Nota bene. Dans l'étude des représentations, les éléments candidats à la centralité se trouvent dans le premier quadrant de chaque tableau. La partie opérationnelle de la représentation (qui reflète sa variabilité interindividuelle) consiste en les éléments situés dans les quadrants correspondant à la "première périphérie".

En termes de contenu, les résultats ont montré que, si la "peur" (affect) était un élément consensuel définissant la représentation du terrorisme pour les deux groupes, cet élément était lié, chez seuls les passagers américains²¹, à l'élément "musulmans" : l'Autre menaçant, « l'ennemi désigné » (Bouthoul, 1952, p. 50). La signification de cette représentation lie ainsi la menace elle-même à l'auteur présumé de cette menace.

Mais les résultats sont encore plus parlants lorsque l'on compare l'organisation des représentations dans les deux échantillons : chez les passagers américains, les éléments consensuels et définitoires du terrorisme (« éléments probablement centraux ») s'opposent à l'absence d'éléments composant un vrai système périphérique : cela traduit l'absence de variabilité interindividuelle, de modulation,

²⁰ Voir à ce sujet le chapitre de Grégory Lo Monaco et de Patrick Rateau dans le présent ouvrage.

²¹ Données recueillies en 2006, donc avant les attentats de 2015 à Paris.

d'adaptation situationnelle possible de cette forme de pensée mobilisée par les passagers américains au sujet du terrorisme à l'époque de l'étude. Ce caractère tranchant, qui contraste avec la variabilité interindividuelle (faible, néanmoins existante) constaté dans le groupe français, correspond lui aussi à une propriété du *nexus* (Rouquette, 1988, p. 47).

Ces résultats ont montré qu'à la différence des passagers français, chez les passagers américains, fortement impliqués, la pensée sociale s'exprimait sous une forme hautement consensuelle, dépourvue de variabilité interindividuelle, tranchée, affective (relation peur-Musulman) et polarisée contre l'Autre menaçant : cette série d'éléments illustre des caractéristiques de *nexus*. Il y a tout lieu de supposer que les passagers américains mobilisaient, à l'époque post-attentat, une forme de pensée sociale de ce type (comme l'a montré, au plan comportemental, le soutien massif de la société américaine à la politique extérieure menée par l'administration Bush sous le signe de la guerre mondiale contre le terrorisme (*Global War on Terror*)).

En conclusion, on peut dire que la polarisation du sens commun au sujet du terrorisme dépend, entre autres facteurs, du rapport du groupe *concerné* (ici, les passagers américains) à l'Objet (terrorisme), et aussi à l'Autre (ici, une *altérité radicale*, Jodelet, 2002 ; Staerklé, 2002).

Ce rapport, que traduit l'implication personnelle, reflète la relation Sujet individuel – Sujet social – Objet constitutive du *regard psychosocial* (Moscovici, 1984, p. 9 ; une relation que Rouquette désignait non comme une simple énumération, mais comme *structure*), et l'interface individuel-social où se situe l'implication personnelle, en tant que variable individuellement localisée, mais socialement construite.

Conclusion

Ce chapitre a présenté le modèle théorique de l'implication personnelle, qui traduit le rapport du sujet à l'objet. Cette variable explicative essentielle de la pensée sociale a été théorisée à partir de son rôle déterminant dans les processus sociocognitifs intervenant dans les phénomènes de rumeur (Rouquette, 1980). Ce chapitre a ensuite rappelé le modèle tridimensionnel qui définit l'implication personnelle comme un référentiel subjectif, mais socialement déterminé, expliquant la cohérence interne de l'univers cognitif de l'individu, puis quelques travaux illustrant la notion, son opérationnalisation, ses effets sur la pensée sociale (rumeurs, représentations sociales, nexus) et sa portée au niveau d'analyse positionnel.